

Afin de résumer ce que j'ai déjà sous-entendu au fil de ce chapitre, la guerre justifierait son incohérence, notamment à l'égard des coûts qu'elle réclame pour s'avérer effective, alignés de surcroît aux dégâts qu'elle provoque, par le fait qu'elle ne soit pas, comme il est cru, en priorité décidée par nous, mais incarnerait la faillibilité de nos initiatives, pâtissant en elle d'un déficit chronique les empêchant de réussir à se faire réelles, en conclusion, pour de vrai.

Si vous analysez la guerre en tenant compte pour de bon de ses caractéristiques, vous constaterez sans mal qu'aucune d'entre elles ne dispose de quoi nous satisfaire et si nos conflits du passé n'étaient pas avarés en anéantissemements de tous genres, ceux d'aujourd'hui détiennent les capacités voulues pour nous éradiquer, tout en la guerre est à notre égard autant de réactions contraintes, et ce à quoi on nous oblige n'est pas par définition choisi.

Beaucoup jugent la guerre comme un genre d'impératif quasi incompressible, exprimant en priorité de notre part une nature des plus douteuses, décrite autrement : nous sommes des êtres déficients sur le plan moral, au point de permettre des événements contre-productifs à un niveau tel qu'ils promettent de nous autodétruire.

Cette lecture de nous sait être à la fois fausse et juste, car comme le préconisait Nietzsche, il est préférable, pour tenter de mieux nous comprendre, de nous éloigner de ces critères à partir desquels s'aperçoivent ces fameuses notions de bien et de mal. Elle est juste, parce qu'en nous se distingue un manque récurrent nous privant d'aboutir, faisant nos réalités boiteuses et promises irrémédiablement à se disloquer ; alors pourquoi la guerre ?

Lorsque la réalité du moment se fissure, les morceaux qu'elle engendre, confrontés à cette dislocation, paraissent vouloir assumer à eux seuls ce que fut cette même réalité qui les permit avant qu'elle ne se fragmente, et méthodiquement, une espèce de concurrence s'instaure entre eux.

À de nombreuses reprises, l'histoire nous a signifié ce phénomène : lorsque des empires, pour avoir vécu au niveau du réel au-dessus de leurs moyens, s'effondrent, les fragments qui s'ensuivent s'affrontent pour récupérer avant tout l'aura passée de ce même ensemble déchu.

Si vous étudiez la guerre de 14, vous retiendrez de cette époque que les royaumes d'antan ne réussissaient plus à leur tour à se faire aussi réels qu'autrefois ; à nouveau, les morceaux qui résultèrent de

cet état de fait se regardèrent de travers, escomptant à eux seuls récupérer pour leur seul profit ce réel en l'occurrence évaporé.

La guerre, à cet instant, s'impose quasiment d'elle-même, et cet irrationnel qu'on lui reconnaît se montre très proportionnel à cette incapacité, pour le réel concerné lui donnant corps, à conserver à son tour cette pseudo-rationalité par laquelle justement il était prétendu vrai.

La guerre, si elle n'est qu'incohérence, correspond très exactement à la désagrégation d'un état, voyant cette cohérence qu'on lui reconnaissait se dissoudre jusqu'à se faire contraire.